

A black and white close-up portrait of a woman with dark hair, looking directly at the camera. Her hands are resting on her cheeks. She is wearing bright red lipstick. The background is dark.

Roman

Sylvia

Jean-François Thoron

Jean-François THORON

Sylvia

Roman

SOMMAIRE

I. LA RENCONTRE

II. SARAH

III. MONICA

IV. EPILOGUE

V. ANNEXES

I

LA RENCONTRE

Aujourd'hui, 19 h :

« Philosophe75 :

Philippe, Parisien, s'ennuie. Merci de faire quelque chose pour lui. Au fait, j'oubliais : 37 ans, profession libérale, bien sous tous rapports. »

Voilà, j'ai rédigé mon annonce. J'ai mis une photo de moi avec des lunettes. Elle date de l'été dernier et je l'ai choisie parce que je suis bronzé sur celle-ci. J'ai enfin décidé de me lancer. Dorénavant, je fais partie de ceux qui sont inscrits sur un site de rencontre.

On ne peut plus regarder la télé, écouter la radio, feuilleter un magazine sans être sollicité par ces sites. Moi, le Web, ce n'est pas mon truc. J'aime lire, prendre le temps de contempler mes livres, puis me jeter voracement sur l'un d'entre eux dont la couverture m'aura inspiré.

Je m'attarde quelques minutes sur le site. Les dialogues sont d'un fade... enfin, quand ces dames vous répondent, car on ne peut pas dire qu'elles se pressent pour nouer la conversation. En attendant, je fais défiler les fiches. Évidemment, on peut admirer la photo de quelques jolies filles, d'autres qui grimacent ou se décrivent avec humour, des fofolles... C'est fou ce que la Toile regorge de gens seuls, inaptes au bonheur et prêts à tout pour appâter !

En réalité, j'en fais partie. J'ai pourtant tout pour moi. Une enfance et une adolescence dans une ville bourgeoise de banlieue. Une licence de lettres, puis une année de médecine avant de bifurquer vers des études dentaires. Un bon cursus et un joli appartement dans le Marais acheté par mon père. La distance, qui séparait notre domicile de la faculté de Garancière dans le 6^e arrondissement, a très rapidement suscité sa pitié.

Un beau métier, quelques rencontres passagères, pendant mes années universitaires, et une passion étudiante qui a duré deux ans. Elle s'est éteinte progressivement, comme souvent les amours de jeunesse.

Depuis mon plus jeune âge, les filles, pour la plupart, m'ennuient. Je ne rejette évidemment pas leur compagnie, mais je me surprends le plus souvent à rêver lorsque je croise une femme dans la rue. J'imagine alors une inconnue qui me plairait à coup sûr et pour longtemps.

En fait, j'aspire à une complicité à toute épreuve. Je la voudrais brune, de mon âge, à peau ambrée, comme la fille de ma dernière patiente qui est venue hier accompagner sa mère. Parfois, je la souhaiterais blonde, élancée et sportive, aux yeux très bleus. En réalité, je ne sais pas ce que je veux.

Les filles inabordables me plaisent par-dessus tout. Selon moi, ce sont toujours les plus intéressantes, car énigmatiques et justement insaisissables.

Malheureusement, lorsque je croise celles qui m'attirent, je ne les aborde pas. Je n'ose pas. Je n'aime pas ennuyer quelqu'un et puis j'ai trop d'orgueil pour cela.

Depuis la fin de mes études, je n'ai pas connu l'amour. Si, une fois, il y a cinq ans, mais nous n'avions finalement pas les mêmes goûts.

Ce site, d'un genre nouveau, promet de faire des rencontres à proximité de chez soi. On appelle cela la géolocalisation. Plutôt intéressant comme concept, s'il peut m'éviter de traverser Paris pour me retrouver dans un bistro et croiser le regard de gens qui me dévisageraient, comme si je m'étais échappé d'un asile ! En fait, avec l'âge, je suis devenu fainéant.

Sur la carte, les filles sont censées voir mon profil, le quartier où j'habite et ma photo. C'est assez excitant d'avoir tout ce monde à portée de main ou plutôt à portée de clic. Cependant, ces personnes existent-elles réellement ? Elles pourraient être factices et je me demande si cette incertitude ne crée pas l'addiction à ces sites. On ne sait jamais vraiment à qui l'on parle. Cela fait « fantasmer » la rencontre, car on idéalise quelqu'un qu'on ne connaît souvent qu'à travers une seule photo.

Je me connecte avec ma tablette graphique dernier modèle, confortablement installé dans mon canapé. Il est 21 h et trois femmes sont en ligne.

Anna, trente ans, pas très jolie sur la photo. Elle tient un magasin de lingerie dans une rue adjacente. J'irai voir demain à quoi elle ressemble si évidemment je retrouve sa boutique, car ce n'est peut-être pas celle à laquelle je pense. Sa mère est morte il y a six mois. Elle n'a ni enfant ni animal de compagnie, ce qui est souvent un gros souci chez les jeunes femmes seules. Elles font un transfert d'affection et le chien ou le chat prend plus d'importance que le petit ami.

Christine, vingt-trois ans. Sa photo la rend clairement intéressante. Étudiante en... j'ai déjà oublié. Trop jeune... que vais-je lui raconter ?

J'arrive sur Sylvia, trente-sept ans, libraire, divorcée sans enfant. Elle est très brune. Je suis happé par son visage fin et ses lèvres bien dessinées. Elle est juste belle. Elle dégage quelque chose de triste, d'énigmatique et une profondeur que les autres n'ont pas. C'est ce qui m'a tout d'abord attiré. Je décide donc d'engager doucement la conversation en me présentant.

MOI :

« Bonjour, Sylvia, votre photo m'a beaucoup plu. Je me présente : Philippe, célibataire sans enfant. J'habite dans le centre, le Marais, plus précisément. Je recherche plutôt une relation libre sans engagement et vous ? »

ELLE :

« Bonjour, et bien vous annoncez d'emblée la couleur ! En ce qui me concerne, je ne suis pas disposée à vous dire clairement ce que je recherche. Primo, je ne le sais pas exactement. Secundo, je trouve votre demande un peu déplacée pour une première prise de contact. »

MOI :

« Excusez-moi, vous avez raison. Je ne suis pas très rompu au dialogue sur Internet qu'on appelle "chat", c'est bien ça ? »

ELLE :

« Oui et cet anglicisme fonctionne à merveille ! On chatte, vous chattez, nous chattons ! Moi aussi, je ne suis guère plus habituée, car c'est l'une des premières fois que j'engage une conversation ici. »

MOI :

« Nous sommes donc deux débutants ! Que pensez-vous de la géolocalisation ? Vous fait-elle peur ? »

ELLE :

« Du tout, si on prend ses précautions. L'intérêt est apparemment de pouvoir la contrôler ce qui permet de conserver une certaine vie privée. Par exemple, j'essaie de ne pas me localiser tout le temps lors de mes déplacements. D'après ce site, vous n'habitez pas très loin de chez moi, mais je ne vous ai jamais croisé. De toute façon, avec vos lunettes, il me semble que je ne vous aurais pas reconnu (lol). Je vous laisse, j'ai quelques petites choses à faire ce soir. À bientôt, peut-être. »

MOI :

« Votre localisation est plutôt précise, car il est indiqué place Saint-Paul, c'est exact ? »

Pas de réponse. Visiblement Sylvia a décroché. Dommage, cet embryon de dialogue s'annonçait au mieux et la photo est vraiment très jolie.

Ainsi, Sylvia habite à quelques mètres de chez moi. La précision de cette localisation s'avère très impressionnante. Je jette un coup d'œil dehors. Sur les trottoirs, la foule est dense. Elle est composée d'étrangers, de juifs religieux et de gens qui se baladent. Je regarde fixement les immeubles d'en face dans la rue Saint-Antoine. Sylvia se trouve peut-être derrière l'une de ces fenêtres. Cette idée me procure une sorte d'excitation d'écolier. J'aimerais l'apercevoir parmi les passants ou dans l'une de ces embrasures ; mais rien... évidemment, rien.

Je pressens que ce dialogue sera long à démarrer. Les femmes adorent prendre leur temps, a contrario des hommes. C'est ainsi, mais c'est également ce qui fait le charme de ces rencontres. Le danger du virtuel réside dans la tendance à sublimer l'autre, à croire que celui ou celle, qui se trouve derrière le clavier, est un être exceptionnel. On n'imagine jamais qu'elle ressemble à sa gardienne ou à sa secrétaire. Non, c'est une personne différente, forcément différente.

Ce soir, 23 h :

ELLE :

« De retour parmi nous ? J'espère que vous avez passé une bonne soirée. Que me racontez-vous à cette heure tardive ? »

MOI :

« Bonsoir. Avant de me coucher, je me suis connecté sur le site pour voir si vous étiez en ligne. Je sais, c'est toujours ce qu'on dit, mais c'est la vérité. Vous travaillez, demain ? »

Je remarque qu'elle a changé de lieu. Le site indique maintenant une rue dans le 11^e arrondissement. Cela doit correspondre aux « quelques petites choses » qu'elle devait faire ce soir.

ELLE :

« Oui, comme tous les jours. Je me lève et je traverse la Seine pour me rendre à pied à mon travail. Vous êtes différent des autres... vous ne me parlez pas de mes goûts ou de mes envies du moment. Ça m'étonne. Auriez-vous une tactique de drague différente ? Allez, dites-moi tout ! »

Elle n'a pas tort. Je brûle d'envie de connaître sa taille, son tour de poitrine, ses cheveux, ses yeux, sa bouche, son nez, ses pieds, ses fesses... bref, ce qu'en un coup d'œil je repère quand je croise une fille, mais qui me prendra des heures à extorquer ici. C'est le mauvais côté de ces dialogues à l'aveugle sur Internet.

Non, je ne lui demanderai rien de tel. Je veux qu'elle me croie différent, car je la sens, elle-même, différente des autres. On va jouer au chat et à la souris. J'obtiendrai d'elle ce que je désire. Elle me suppliera de venir la rejoindre, dans le café le plus proche, et elle sera à moi dans quelques heures ou quelques jours. Je ne lui demanderai donc pas d'autres photos, je risquerais d'être déçu. Celle-ci me convient, elle est très belle. D'ailleurs, pour les mêmes raisons, elle ne parviendra pas non plus à m'en soutirer.

MOI :

« Non, je ne vous drague pas, je laisse ça aux autres. Je me contente d'essayer de vous connaître. »

ELLE :

« C'est parfait, ça me convient très bien. Que voulez-vous savoir... si j'ai fait d'autres rencontres ? »

MOI :

« Oui, par exemple. »

ELLE :

« Eh bien, oui, une... mais je ne vous en parlerai pas. Et vous ? Vous êtes célibataire, c'est bien ça ? Pas de femme dans votre vie ? »

MOI :

« Non. J'ai eu des amies, des amantes, mais aucune d'entre elles ne m'a donné envie de continuer. »

ELLE :

« Vous venez ici depuis longtemps ? Depuis l'ouverture du site ? »

MOI :

« Non, depuis peu et de façon épisodique. J'aime que la personne à qui je parle habite le quartier ou se promène dans les parages. C'est bien plus pratique ensuite pour faire connaissance, non ? Vous aimez les rencontres rapides ? »

ELLE :

« Oui, ça peut parfois devenir un véritable moteur d'excitation, mais j'ai besoin de beaucoup plus d'éléments pour faire fonctionner mon imaginaire, car je suis une femme, vous savez ! Je vais aller me coucher. Demain, je me lève tôt. Bonne nuit, mon Philosophe préféré. »

MOI :

« Bonne nuit, Sylvia. Vous commencez à quelle heure ? »

ELLE :

« Je fais l'ouverture à 9 h. J'arrive toujours avec une heure d'avance et il me faut une heure pour me préparer. Je vais donc bientôt me mettre au lit. Bonne nuit. »

Cette fille m'intrigue. Tant de retenue, de détachement, sa photo, sa façon de s'exprimer me font penser qu'elle a beaucoup de classe. Je l'imagine tout près de moi. Je veux la voir très vite dans la vraie vie. Je ne peux pas attendre qu'elle me donne rendez-vous. C'est probablement dû à mon côté voyeur et surtout à mon impatience chronique. Je brûle d'envie d'en savoir plus.

J'effectue une recherche pour trouver les librairies situées dans un rayon de cinq cents mètres. J'en repère trois : une dans l'île Saint-Louis, une de l'autre côté de la Seine et une dernière à deux cents mètres de chez elle, si tant est que le dernier point de localisation corresponde à l'endroit où elle habite.

Dès demain, je me posterai entre l'angle de la rue, où elle s'est localisée sur le site, et le trajet de la plus proche, puis j'attendrai. Je n'irai pas travailler au cabinet. J'appellerai mon associée et je prétexterai une mauvaise angine. Elle prendra mes urgences et l'assistante décalera mes rendez-vous.

Le lendemain, 10 h :

Rien. À différentes heures de la journée, je me suis posté à l'angle des rues que j'avais repérées sur mon plan. Aucune femme, ressemblant de près ou de loin à Sylvia, ne m'est apparue. J'ai l'impression d'avoir perdu mon temps, car enfin je ne sais rien d'elle. J'ai voulu la prendre en traître, la suivre et connaître ses habitudes pour mieux pouvoir appréhender nos futurs dialogues. Mauvais choix.

Je rentre chez moi en espérant qu'elle sera connectée.

Le soir, 20 h :

MOI :

« Bonsoir, Sylvia. Vous m'avez manqué. »

ELLE :

« Bonjour, Philippe. Heureuse de vous avoir manqué alors qu'on se connaît à peine ! Ma journée a été éprouvante, je suis morte. Et vous ? Vous avez colmaté beaucoup de caries ? »

MOI :

« Oui, la routine. Que pensez-vous de boire un verre d'ici une heure ? Si j'en crois notre site adoré, vous êtes de nouveau dans le coin. »

ELLE :

« Pourquoi pas ? Mais pas ce soir, je vois quelqu'un. Oh, rassurez-vous, un rendez-vous totalement inoffensif, mais que je ne peux pas reporter ! »

MOI :

« Pas de problème, j'ai également prévu quelque chose, au cas où vous n'auriez pas été libre. Je ne me laisse pas prendre au dépourvu, vous voyez... Dites-moi juste comment vous êtes habillée, j'ai tellement envie de vous imaginer. »

ELLE :

« Pour tout vous dire, je suis nue, car je sors de ma douche et, en passant devant mon ordinateur, j'ai vu votre message... je vous attrape donc à la volée (inutile de me dire que vous aimeriez bien que ce soit le contraire, je lis déjà votre message). »

MOI :

« Mais je n'affirme rien de tel... dites-moi seulement comment vous allez vous habiller. »

ELLE :

« De la manière la plus décontractée : un pantalon, un tee-shirt et des baskets. Je file, à plus ! »

MOI :

« C'est effectivement une tenue très dépouillée... Juste trois vêtements ? J'ai quelques affaires à vous prêter, si vous voulez, de vieilles chemises, des chaussettes, des... »

ELLE :

« Oui, juste trois. »

Elle a coupé le dialogue. Il m'apparaît alors clairement que Sylvia est soit très occupée, soit nullement intéressée par une rencontre. Il se peut également qu'elle ait juste envie de jouer. Peu importe, j'en ai très envie aussi ! Alors, jouons...

Sa dernière localisation correspond à une ruelle située dans le 4^e arrondissement. Cependant, la précision ne dépassant pas vingt-cinq mètres, pour des raisons de confidentialité, elle peut se trouver dans un rayon assez large. Dans ce quartier, le nombre incalculable de cafés, entre les rues de Rivoli et François Miron, ainsi que la petitesse des rues avoisinantes, me compliquent la tâche. Je décide de me poster à un endroit stratégique : au coin de François Miron et de la place Saint-Paul.

Logiquement, je ne peux plus la manquer, à moins que tout soit faux, qu'elle habite finalement quelques rues plus loin, qu'elle ne soit pas vêtue comme elle me l'a affirmé, que sa photo soit celle d'une amie... Je me prête à un jeu idiot. Cette fille n'est peut-être pas celle qu'elle prétend, mais mon sixième sens me dit que non. Certes, elle laisse planer un mystère sur sa vie, mais je ne peux pas imaginer qu'elle ait menti sur toute la ligne. Il se peut qu'elle ne veuille pas me rencontrer, qu'elle soit défigurée par une varicelle, des injections ratées de Botox...

Les échanges sur le Net nous immergent dans un monde où tout est permis, surtout le mensonge et l'affabulation. La plupart des gens trichent, surtout sur leur âge et leur physique. Toutefois, mon intuition me conforte dans l'idée que Sylvia semble sincère. Cette fille m'intéresse. Je la sens différente, mais j'ignore pourquoi, car le début de notre dialogue est tout à fait banal.

Je vais la suivre pour en savoir plus. Si elle rencontre un homme, j'éliminerai ce rival en pleine rue d'un coup de poignard.

Je divague.

15 minutes plus tard :

Je me suis mêlé à la foule près du métro Saint-Paul. Cet endroit est incroyable. Se succèdent, sans discontinuer, des rendez-vous amoureux, des Asiatiques, appareil photo en bandoulière, des religieux qui se pressent vers la synagogue la plus proche de la rue des Rosiers, des sans-abri, des touristes de toute origine... C'est le lieu idéal pour se fondre et ne pas être repéré.

Pas de Sylvia. Je m'apprête à partir lorsque je l'aperçois. Grande, mince, de longs cheveux noirs relevés en chignon, je n'ai aucun doute. Elle correspond parfaitement à la photo qu'elle a publiée sur le site. J'hésite. Finalement, je lui emboîte le pas. Elle marche vite, à l'opposé du secteur où les cafés pullulent. Elle se dirige vers la Bastille.

Soudain, elle s'immobilise à un arrêt de bus. Cela ne me réjouit pas. Je vais devoir monter avec elle et il est plus difficile de ne pas se faire repérer dans un bus. Je laisse passer deux femmes avec des poussettes, des plaies qui vont généralement par paire et plombent tout l'espace disponible devant les portes. Je monte en dernier et je reste debout près du chauffeur. J'épie discrètement l'arrière grâce à l'écran de vidéosurveillance. Sylvia ne se doute de rien, car elle compulse frénétiquement son Smartphone. Ce soir, je vérifierai si sa localisation a changé.

La situation est finalement assez excitante. Je me retrouve dans la position du voyeur qui observe sans être vu. Comme si j'étais dissimulé derrière une glace sans tain, j'espionne une fille rencontrée par hasard qui, malgré une vie apparemment assez banale, n'en demeure pas moins énigmatique. Ce mystère, associé à ma curiosité naturelle, a déclenché chez moi cette irrépressible envie d'en savoir plus et de lui voler une petite part de son intimité. C'est ainsi. Je détesterais subir cette situation. Cependant, je ne tiens pas le rôle du chassé, mais celui du chasseur embusqué et curieux. Cela ne me déplait pas.

Le bus s'arrête rue Oberkampf. Une foule de gens descend, dont Sylvia. Elle marche assez lentement, je peux donc la suivre sans problème et à distance. Elle entre dans une supérette. J'attends dehors. Elle en ressort quinze minutes plus tard.

Ainsi, elle prendrait le bus pour aller faire ses courses à quelques kilomètres de son quartier qui abrite au moins cinq commerces de ce type. Je n'y comprends rien. Elle rend peut-être visite à sa mère, une amie malade...

Elle parcourt encore quelques mètres de la rue Oberkampf, puis entre dans un immeuble ancien. Je m'installe dans un café, situé juste en face, et je prends mon mal en patience.

J'allume mon téléphone. Je me connecte sur le site, mais elle n'est pas en ligne. Une heure s'écoule. Je commence à douter de l'intérêt de mon petit jeu. J'ai suivi

une quasi-inconnue dont je ne sais presque rien et dont j'ignore les intentions à mon égard. Je ne suis même pas certain qu'il s'agisse de la femme avec qui je converse sur le Net.

Elle est connectée ! Je saute sur mon clavier.

MOI :

« Bonjour, Sylvia. Revenue de votre rendez-vous ? »

ELLE :

« Bonjour, Philippe. Oui, je suis rentrée. Et vous, que faites-vous ? »

Je constate qu'elle ment.

MOI :

« Pas grand-chose. Je lisais une revue et je vous attendais. Ce ne serait pas plus simple d'échanger nos numéros de téléphone ? »

ELLE :

« En effet, ce serait plus pratique, mais ça me paraît prématuré. Nos échanges n'en sont qu'aux prémices et, pour le moment, continuer à apprendre à se connaître par Internet me semble plus adapté. Ne trouvez-vous pas ? »

MOI :

« Comme vous voudrez. Bien, parlez-moi de votre rendez-vous. Apparemment, il n'a pas duré très longtemps. »

ELLE :

« Vous êtes bien curieux. À mon tour : depuis combien de temps sévissez-vous sur ce site ? La dernière fois, vous m'avez dit que c'était récent. Et combien de personnes avez-vous rencontrées ? Quel est votre genre de femme ? »

MOI :

« Enfin des questions personnelles et indiscrettes ! Je vous confirme que je suis inscrit sur ce site depuis peu. Je rencontre exclusivement des femmes brunes et minces, car elles correspondent totalement à mon genre de femme. Pourquoi croyez-vous que je continuerais à discuter avec vous si ce n'était pas le cas ? »

ELLE :

« Dois-je en conclure que vous me parlez uniquement parce que je réponds à vos critères physiques ? »

MOI :

« Oui. »

ELLE :

« Voilà qui est franc, Monsieur le Philosophe. D'ailleurs, pourquoi ce pseudo ? Vos propos ne s'inspirent pas d'une quelconque philosophie, à moins que Philosophe soit en rapport avec votre façon de vivre... »

MOI :

« Ma façon d'appréhender la vie, depuis ma naissance, m'a rendu philosophe, tout comme ma façon d'appréhender notre dialogue... »

Je suis toujours installé dans ce café et je pianote sur mon Smartphone. Je ne parviens pas à démêler le vrai du faux. Je vais tenter de la déstabiliser.

MOI :

« Votre localisation indique que vous vous trouvez près de chez moi, seriez-vous capable de vous rendre immédiatement au café le plus proche et de me rencontrer ? »

ELLE :

« Bien joué ! Vous passez à l'attaque ! Qui vous dit que j'ai envie de précipiter ainsi les choses, que j'aimerais vous voir maintenant ? Qu'est-ce qui vous fait penser que je suis bien là où je me suis localisée ? »

MOI :

« Et bien... rien, vous avez raison. Rien ni personne ne m'indiquent ça. C'est bien ma veine de tomber sur une personne aussi secrète et peu enthousiaste. Cela m'est uniquement réservé ou vous êtes tout le temps comme ça ? »

ELLE :

« Mmm... c'est ma vraie nature. Percez mon secret, apprenez-en plus sur moi et vous pourrez me conquérir. Au fait, Philippe, la prochaine fois que vous me suivrez dans la rue, faites-le discrètement. Je sais où vous êtes. Inutile de monter

dans l'appartement en face duquel vous êtes installé depuis une heure, car vous ne m'y trouveriez pas. Bonne soirée, Philosophe. »

Elle s'est déconnectée, coupant ainsi brutalement le dialogue.

Douche froide. À qui ai-je affaire ? Comment a-t-elle pu me repérer ? Suis-je tombé dans un jeu qui me dépasse ? Je commence à me sentir angoissé. Elle m'a démasqué, mais que sait-elle de moi au juste ?

J'éteins mon portable. Je paie mon café et je m'enfuis de cette rue Oberkampf sans même jeter un coup d'œil au vieil immeuble dans lequel Sylvia s'est introduite. Je rejoins le boulevard Richard Lenoir et je marche rapidement vers la Bastille. Mes pensées ne sont pas très claires. Sylvia en sait beaucoup sur moi et, moi, j'ignore tout d'elle.

L'ai-je suivie si maladroitement qu'elle m'a tendu un piège ? Après avoir fait ses courses, elle s'est peut-être engouffrée dans le premier immeuble venu et a pu en ressortir sans que je la voie. Dans quel but ? Ai-je affaire à une farceuse, une folle, un agent secret, une spécialiste de la géolocalisation qui me repère dès que je fais un pas, des copains qui me font une blague ?

Je pénètre dans mon immeuble.

Le lendemain, 8 h 30 :

J'ai repris mon travail ce matin après cette courte pause. Les événements de la veille m'ont plutôt perturbé et ma nuit a été quelque peu agitée.

Je ne pense qu'à l'heure du déjeuner où je pourrai me connecter. J'espère que mon associée ne me tiendra pas trop la jambe avec ses « cas dont [elle] veut discuter ». Pas aujourd'hui.

Hier soir, après être rentré, j'ai allumé mon ordinateur. Bien évidemment, aucune nouvelle de Sylvia.

J'attends la pause déjeuner avec impatience. Quand elle arrive enfin, j'expédie mon associée en prétextant un rendez-vous urgent. Sylvia s'est connectée sur le site vers 10 h, mais ne s'est pas attardée. Je me précipite sur le message qu'elle m'a tout de même laissé.

ELLE :

« Bonjour, Philosophe, vous n'êtes pas connecté. J'espère que votre virée d'hier soir ne vous a pas exténué. J'ai trouvé ça adorable d'être suivie, même si c'est un peu inhabituel pour moi. Finalement, c'est le charme et le danger des sites de rencontre de ce type, mais j'avoue que ça ne me dérange pas. Je me connecterai en rentrant de mon travail. J'espère que vous n'êtes pas vexé. À ce soir. »

Ce message ne fait qu'ajouter à mon trouble. Il ne se passe finalement rien entre elle et moi, mais je me sens attiré par elle. Ce petit jeu du chat et de la souris s'avère bien plus compliqué que prévu. Qui est le chat ? Qui est la souris ?

Hier soir, pendant le trajet du retour, j'ai eu le temps de bien repenser à tout cela. Comment Sylvia a-t-elle su que je la suivais ? Elle m'a repéré, évidemment, mais à quel moment ? J'ai vraiment eu le sentiment d'être resté très discret. Je décide de changer de tactique.

19 h 30 :

MOI :

« Bonsoir. Je voulais d'abord m'excuser pour ma conduite d'hier soir. Je ne voulais pas vous suivre aussi... loin. Je me suis pris au jeu ! Vous ne m'en voulez pas ? »

ELLE :

« Parlons d'autre chose, ça vaut mieux, non ? Vous aimez me suivre ? Très bien, vous allez donc le faire pendant une semaine. Je ne veux pas que vous m'abordiez. Ce sera votre punition pour votre conduite inqualifiable. Je plaisante, bien sûr ! À la fin de cette semaine, nous nous rencontrerons et laisserons libre cours à nos envies respectives. Vous aimez jouer, n'est-ce pas ? »

MOI :

« Certes, mais je reste perplexe. Ce jeu me semble bien peu élaboré, voire pas très excitant, si j'ose dire. »

ELLE :

« Peut-être, mais c'est mon jeu. Vous osez relever le challenge ? Quelle que soit la personne que je rencontrerai, vous ne devrez jamais intervenir, sous aucun prétexte. Ce sera le deal entre nous. Si vous ne le respectez pas, nous ne nous verrons jamais, je vous le certifie ! »

Je commence à aimer cette fille et son mystère. Cependant, je ne parviens pas à comprendre ce qui m'attire chez elle. Jolie, éthérée, intelligente, elle ne se livre que par petites touches et semble prendre un malin plaisir à tirer les ficelles. Si j'accepte cette manipulation, j'en deviens justement quelque peu son complice.

Je décide d'entrer dans son jeu. Après tout, je n'ai rien à y perdre. Et puis, mon côté voyeur sera comblé.

MOI :

« Banco ! J'accepte le challenge, mais ne croyez pas que je vais vous suivre partout. J'ai quand même autre chose à faire de mes journées. »

ELLE :

« Comme vous voudrez. J'habite au 12 rue des Nonnains d'Hyères au 4^e étage gauche. Ça vous évitera de jouer à l'espion, comme la dernière fois. Mon planning est simple. Je travaille tous les jours, sauf le dimanche et le lundi, de 9 h à 19 h. Je

prends une pause déjeuner de 13 h à 15 h. Je vous demande de ne jamais entrer dans ma librairie qui est située rue de Jouy (ça vous évitera de la chercher). Pour le reste, si vous restez discret, agissez à votre guise. Ainsi, vous me connaîtrez parfaitement. Si vous voulez, je vous préviendrai par message chaque fois que je sors. »

MOI :

« Vous êtes incroyable. À votre place, la majeure partie des femmes chercherait à se dissimuler. Vous, vous souhaitez être vue et suivie ! Drôle de cas d'espèce ! Ça vous excite ? »

ELLE :

« Oui, évidemment. »

MOI :

« Et bien, Sylvia, quand commençons-nous ce jeu ? »

ELLE :

« Dès que je vous le dirai, mais pas avant, s'il vous plaît. »

MOI :

« Vous avez des rendez-vous prévus ? J'aimerais bien en savoir un peu plus sur vous. »

ELLE :

« Que vous dire de plus, charmant dentiste ? Je vous trouve très patient et très joueur. Vous devez avoir quelque chose derrière la tête. C'est votre droit, c'est le jeu. Que pourrais-je ajouter sur l'extraordinaire femme que je suis ? J'ai des secrets, comme tout le monde, que je vous ferai partager un jour ou l'autre. Que pensez-vous de ce début de rencontre ? »

MOI :

« Elle ressemble plutôt à une course-poursuite, vous ne trouvez pas ? »

ELLE :

« Si, mais ce jeu a l'avantage de nous plaire à tous les deux... non ? Demain soir, j'ai rendez-vous à 20 h dans un bar branché, le Pub Saint-Germain. Vous connaissez ? »

MOI :

« Bien sûr ! Vous m'y donnez rendez-vous ? Déjà ? Comme c'est gentil ! »

ELLE :

« Non, je n'ai pas dit ça. Je dois rencontrer un homme charmant... donc, à demain soir. »

MOI :

« On verra. »

J'ai passé la journée à me demander si, ce soir, j'allais suivre Sylvia. Selon mon humeur, mes patients et les coups de fil reçus, j'ai changé dix fois d'avis.

Je me décide enfin. Je veux impérativement savoir ce qui se trame dans sa petite tête.

Pourquoi ce dialogue peu captivant me séduit-il autant ? Qu'est-ce qui m'attire tellement chez cette fille ? Pour quelle raison ai-je envie de la suivre ? Mon esprit joueur ? Probablement. Ce début de rencontre intrigant ? La personnalité de Sylvia ?

Je suis rentré chez moi vers 19 h. J'ai enfilé des vêtements très légers. Une paire de lunettes de soleil sur le nez et ma sacoche sur l'épaule, j'étais prêt à commencer ma filature.

Le mois d'août tire à sa fin. À Paris, comme tous les étés, l'air étouffant devient frais le soir. Il est 19 h 30. Je patiente depuis dix minutes, à quelques mètres de la porte d'entrée de l'immeuble de Sylvia. Personne n'est sorti. Je me demande si je ne suis pas en train de poireauter pour rien. Je déteste attendre.

Elle arrive enfin. Belle, élancée, elle est vêtue d'un chemisier ample et d'un pantalon. Conformément à la mode du moment, elle porte des lunettes de soleil trop grandes pour son visage.

Je lui emboîte le pas, mais je laisse une certaine distance entre elle et moi, car je sais que nous allons au Pub Saint-Germain. Elle fait semblant de ne pas m'avoir repéré et c'est bien joué.

Elle marche maintenant d'un pas alerte et je la suis toujours de loin. Elle continue à m'ignorer totalement et ne se retourne pas une seule fois durant le trajet. C'est une bonne actrice qui joue parfaitement son rôle.

Elle pénètre dans le bar. Elle s'assoit vers le fond de la salle afin de pouvoir apercevoir la personne qu'elle attend. Je ne rentre pas dans l'établissement. Ce

serait trop embarrassant pour nous deux et ma présence risquerait de perturber son rendez-vous. De toute évidence, elle veut que je voie celui qu'elle doit rencontrer et j'ignore bien pourquoi. L'apprendrai-je un jour ? La connaîtrai-je suffisamment intimement pour comprendre le but de cette mascarade ?

Un homme brun, d'environ quarante ans, s'engouffre dans le bar. Il semble hésiter un peu, puis se dirige vers le fond de la salle. Je fais quelques pas sur le trottoir. À travers une fenêtre latérale, je le vois s'approcher et embrasser Sylvia sur la joue.

Ils commencent une discussion apparemment très calme. Au bout d'une demi-heure, l'homme tente d'avancer sa main vers celle de Sylvia. Elle la repousse d'un mouvement lent, mais assuré. Elle se lève et prend congé de son visiteur sans effusion. Elle sort du café sans même jeter un coup d'œil vers moi. Je la suis. Pourquoi cette précipitation ?

J'aimerais en avoir le cœur net, l'attraper par le bras et lui demander des comptes. Je la serre de près et elle fait toujours semblant de ne s'apercevoir de rien. Elle traverse la Seine et prend la direction de son domicile. La nuit est tombée. Elle marche plutôt vite tout en continuant à ignorer totalement ma présence. Pourtant, je ne fais aucun effort particulier pour me cacher.

Avant que la porte d'entrée ne se referme, je me glisse à sa suite dans l'immeuble. Elle prend l'ascenseur. Je décide d'arrêter ma filature, car elle risquerait de ne pas supporter mon insistance. Je jette alors un coup d'œil aux boîtes aux lettres. Je ne trouve pas son nom. Bizarre... Certes, je ne le connais pas, mais je ne vois pas non plus son prénom. Pas de Sylvia.

Je ressors. Je lève les yeux vers le 4^e. Effectivement, une fenêtre s'allume. Sylvia habite bien à cet étage.

Je rentre chez moi. Demain, je reviendrai dans cet immeuble. J'inspecterai un peu les lieux, je sonnerai à sa porte et, là, on verra bien. Si Sylvia n'apprécie pas, au moins, nous aurons une explication. Il faudra bien qu'elle m'avoue de vive voix à quoi elle joue.

Appartement du 4^e étage, droite :

Pour la deuxième fois cette semaine, Romain Ickert, chanteur populaire très connu, a décidé de rendre visite à son parolier préféré, Éric Reverdy. Il aime bien venir le voir, se faire déposer en taxi au pont Marie, puis emprunter d'un pas tranquille les quelques rues qui mènent à son immeuble situé au 12 rue des Nonnains D'Hyères. Ce bâtiment propre, représentatif des constructions parisiennes des années cinquante, a été récemment rénové. En réalité, c'est surtout le quartier qui lui plaît énormément. Situé dans le Marais, proche de la Seine et des Quais, d'où l'on peut voir Notre-Dame se profiler au loin, il constitue pour lui une source d'inspiration.

Éric habite au 4^e étage, droite. Romain emprunte l'ascenseur, typiquement parisien, car il met un temps infini à monter et on ne sait jamais réellement si on en sortira vivant. Enfin le 4^e. Romain sonne. *J'espère qu'Éric n'a pas bu*, pensa-t-il. Ce dernier lui ouvre. Il est rasé et apparemment à jeun, ce matin, ce qui constitue déjà un défi pour un alcoolique.

— Tu ne t'es pas trompé de porte, cette fois-ci ?

— Non, Romain, malheureusement, vu la superbe fille qui vit en face de chez toi !

— Ah oui, mon salaud ! J'espère que tu n'as rien tenté avec ma jolie voisine. La pauvre, elle ne se remet pas de la mort de sa sœur.

— C'est assez récent, non ?

— Environ un an.

— Elle est morte de quoi, déjà ?

— Un soir, elle s'est foutue en l'air en se jetant par la fenêtre. Les flics ont conclu à un suicide.

— Putain, sale histoire ! Parlons d'autre chose. Tu aurais quelque chose pour moi, Éric ? J'ai besoin de deux chansons pour mon prochain album.

— Assieds-toi, on va d'abord boire un verre.

Le soir, 23 h :

ELLE :

« Bonsoir, charmant suiveur... Que vous a inspiré cette virée nocturne à mes basques ? »

MOI :

« Et bien, que dire ? Finalement, rien d'intéressant. Ce jeu ne me convient pas, il ne m'apporte rien. J'ai l'impression que vous cachez quelque chose et que vous me mentez. »

ELLE :

« Seriez-vous las ? Déjà ? »

MOI :

« À vrai dire, un peu. À mon âge, j'ai besoin d'un peu plus de sensations, même en tant que philosophe... »

ELLE :

« Laissez-moi du temps. Je vous promets que, d'ici quelques jours, vous en saurez beaucoup plus. »

Je ferme ma tablette. Je ne sais que penser. Je ressens, au-delà de cet embryon de liaison virtuelle qui se mêle au réel, quelque chose de fort. Toutefois, je ne comprends pas pourquoi Sylvia me demande de la suivre ou, du moins, fait tout pour que j'obtempère.

Cette fois, je suis bien décidé à mettre fin à cette mascarade. Demain, vers treize heures, j'aborderai Sylvia à la sortie de son travail. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais elle m'y contraint et, par moments, je pense qu'elle a envie que je la rencontre ainsi.

Le lendemain, 12 h 45 :

Je me suis posté, tel un détective, au début de la rue de Jouy où Sylvia travaille. Je fais semblant d'attendre quelqu'un et de regarder ma montre.

13 h : je vois la porte de la librairie s'ouvrir et, après avoir brièvement jeté un œil vers moi, Sylvia prend rapidement la direction opposée. Elle m'a reconnu et paraît agacée et pressée de me semer.

Je marche assez vite et je la suis. Elle se dirige vers la rue Saint-Paul sans se retourner. Soudain, un homme s'intercale entre elle et moi. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il a compris mon manège. Je ralentis machinalement le pas. J'espère qu'elle n'a pas alerté un collègue de travail qui va me faire la morale. Il ne manquerait plus que ça !

Il arrive à la hauteur de Sylvia et la bloque. Elle n'oppose pas de résistance. Je m'apprête à lui porter secours lorsque deux individus me ceinturent.

Ma longue pratique des arts martiaux déclenche chez moi un vain réflexe d'autodéfense. Je comprends que j'ai affaire à du sérieux. Au moment où mon poing s'apprête à partir sur l'un des assaillants, je sens le canon d'un pistolet au creux de mes reins.

— Police, ne bougez pas, Monsieur, vous risqueriez de le regretter !

Le piège ! Je me maudis intérieurement. Je suis tombé sur une foldingue et elle a appelé les flics.

— Commandant Fromentin de la police judiciaire de Paris. J'aimerais que vous nous accompagniez à la PJ, Monsieur. Nous avons quelques questions à vous poser. Reconnaissez-vous suivre cette jeune femme ?

— Heu... oui, bredouillé-je, c'est une sorte de jeu entre nous. Elle me connaît virtuellement. Nous avons échangé quelques messages sur le Net et je voulais la rencontrer.

Sylvia se rapproche de nous. Fromentin l'apostrophe.

— Monsieur affirme vous connaître et prétend que vous correspondez régulièrement sur Internet, Mademoiselle.

Sylvia semble interloquée.

— J'ai surpris ce monsieur, à plusieurs reprises, en train de me suivre. Je ne l'ai jamais vu et je ne dialogue avec personne sur le Web. Je vous ai informé de ses agissements parce que j'ai eu peur, en raison du passé.

Je me montre étonné.

— Quel passé ? De quoi parle-t-elle ?

Fromentin m'interrompt sèchement.

— Le mieux serait que vous nous suiviez. Nous tirerons tout ça au clair au 36.

Il se tourne vers Sylvia.

— Mademoiselle, vous pouvez partir. Nous allons interroger monsieur et nous vous donnerons les conclusions de tout ça. Allez, on y va !

Je suis embarqué avec une certaine fermeté dans une voiture stationnée plus loin. Je suis totalement éberlué par une telle mascarade et surtout par l'énergie déployée pour, finalement, si peu de choses.

Je ne suis pas au bout de mes peines.

36 quai des Orfèvres

Le bureau est exigü. Fromentin me fait asseoir sur une chaise des années cinquante, comme on en trouve encore à la Poste, à l'Assistance publique et peut-être à la RATP. En tout cas, ce siège, au demeurant confortable, semble inaltérable. Le velux entrouvert est équipé de deux barreaux scellés depuis qu'un certain Richard Durn a utilisé cette sortie pour emporter définitivement avec lui les raisons de son acte dément.

Le commandant Fromentin me demande ma pièce d'identité et consigne certaines informations, comme mon adresse et ma profession. J'ai l'impression de me retrouver dans *Le Procès* de Kafka, accusé de quoi, par qui et surtout pour quel délit ?

— Je vous entends à titre de témoin. Vous n'êtes pas en garde à vue, car aucune plainte ou accusation de trouble à l'ordre public n'a été portée contre vous, du moins pour le moment.

— Vous pouvez me dire ce qu'on me reproche ?

— Bien sûr, reprend Fromentin, l'air à la fois agacé et sûr de lui, comme tous les flics qui croient tenir un coupable. Vous étiez en train de suivre mademoiselle Kaufman dans la rue. Depuis deux jours, elle nous signale la présence d'un homme, correspondant à votre signalement, qui la piste.

— Je reconnais les faits. En revanche, j'ignorais le nom de cette personne. Je ne connais que son prénom et pour cause, comme je vous l'ai dit, nous avons fait connaissance sur une application de rencontre géolocalisée.

Fromentin hausse les sourcils. Il n'a apparemment jamais entendu parler de ce site.

— Bref, je ne connais d'elle que son prénom et certaines de ses habitudes. Je peux même vous assurer qu'elle était parfaitement au courant de ma démarche, car je l'ai suivie au moins une fois avec son consentement.

— Ben voyons ! ironise Fromentin. Bon, on va jouer franc jeu. Vous me dites la vérité et vous sortez dans cinq minutes. Sinon, je convoque mademoiselle Kaufman pour une confrontation et, à mon avis, vous êtes mal parti !

— Écoutez, commandant, je pense que je n'ai rien fait de mal. Apparemment, je croyais suivre une autre personne, avec qui je suis en contact sur le Net, sans connaître réellement son visage. Il s'agit d'une méprise et il me semble, vous en conviendrez, que ce n'est pas un crime. Maintenant, si vous me laissez appeler mon avocat, je serai dehors cinq minutes après son arrivée. Je peux aussi m'excuser, vous promettre de ne plus suivre personne dans la rue et vous me libérez sans que

j'aie besoin de faire venir mon avocat. Enfin, commandant, je suis désolé, mais je n'ai rien fait de mal et vous le savez !

— Je déteste qu'on me dicte ce que je dois faire !

Le commandant Fromentin ressemble à l'image stéréotypée du flic actuel : la trentaine, les cheveux courts et bruns coupés en brosse. Une photo de famille trône sur son bureau. Une affiche du PSG et une cible trouée au centre, provenant du dernier entraînement de tir avec ses potes de la BRI, habillent les murs.

Ces cinq années, passées à la BRI, lui avaient procuré bien des satisfactions sur le plan professionnel. Cette aventure humaine l'avait marqué à vie. Elle lui avait également permis d'acquérir une grande confiance en lui et des nerfs d'acier pour affronter des situations critiques, comme ce jour où il avait évité un carnage. Appelés par des voisins, lui et son équipe s'étaient rendus chez un père de famille d'une cinquantaine d'années qui menaçait sa femme avec une arme. Avant que le coup de feu ne parte et qu'il se fasse probablement sauter la tête ensuite, pour échapper à la prison, Fromentin l'avait volontairement blessé à la cuisse pour lui faire lâcher son fusil. Certes, il avait pris des risques considérables, en faisant le choix de le blesser, mais il avait sauvé une famille entière. Malheureusement, sa vie privée n'avait pas résisté à sa passion pour son métier. Au bout de cinq années de gardes, de missions, de nuits et de week-ends consacrés à cette unité, Célia, sa femme avait fini par demander le divorce. L'absence d'enfant n'avait également pas contribué à ressouder le couple.

Décidément, cette histoire commence sérieusement à ennuyer et à agacer Fromentin. Depuis la mort de Sylvia Kaufman, qui remonte à un peu plus d'un an, et l'arrivée, quinze jours auparavant, de sa sœur jumelle, Sarah, qui occupe son appartement, rien ne tourne rond.

L'enquête avait conclu au suicide, car aucun élément ne leur avait permis d'envisager une autre piste. La famille, l'entourage, les voisins avaient tous souligné la joie de vivre de Sylvia. Très jolie brune, d'origine juive ashkénaze, elle habitait seule et travaillait dans une librairie située tout près de chez elle. À la fois discrète et fêtarde, elle n'avait que des amis, peut-être même un peu trop, d'après madame Lemerle, la gardienne de l'immeuble. Contre toute attente et sans raison apparente, Sylvia s'était défenestrée un soir de septembre 2011. L'autopsie, pratiquée à l'époque, avait révélé une alcoolémie positive, compatible avec quelqu'un qui aurait bu juste avant. Rien que de très banal, en somme ! Les empreintes digitales, retrouvées dans l'appartement sur la poignée de la fenêtre, correspondaient à celles de Sylvia. Dans ces conditions, il était difficile d'argumenter pour envisager de se lancer sur une autre piste que celle de la défenestration volontaire, l'une des toutes premières causes de suicide dans les villes. Aucun autre verre n'avait été trouvé et parmi les autres empreintes et les traces d'ADN, relevées sur les lieux, aucune d'entre elles ne figurait dans le fichier.

Certes, les investigations avaient amené les enquêteurs à conclure au suicide, mais un coup de fil de la sœur de Sylvia à Fromentin, quinze jours auparavant, avait fait remonter les souvenirs d'une enquête non pas bâclée, mais qui lui laissait un goût amer, comme si tout n'avait pas été exploré. Son instinct, celui qui fait la différence entre un bon flic et un autre, et ce signal d'alarme, qui avait clignoté dans sa tête, l'avaient persuadé qu'ils étaient passés à côté de la vérité.

— Commandant Fromentin, je suis Sarah Kaufman, la sœur de Sylvia Kaufman, la jeune femme qui s'est suicidée, l'année dernière rue des Nonnains d'Hyères. Vous vous rappelez ?

Fromentin s'en souvenait parfaitement, mais il ne voyait pas ce qu'elle avait à lui dire depuis ce drame.

— Oui, Mademoiselle Kaufman. Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis persuadée que ma sœur ne s'est pas suicidée et je compte reprendre l'enquête à zéro.

Fromentin avait soupiré.

— Mademoiselle, cette initiative, qui va raviver votre douleur, est vaine. L'enquête a été menée minutieusement et nous n'avons retrouvé aucun élément en faveur d'un éventuel homicide.

— Je sais, mais Sylvia n'a pas pu se suicider et je pense pouvoir le prouver.

La conversation s'était terminée assez brutalement par un : « Faites comme vous voulez, mais je vous le déconseille... » de la part de Fromentin. Il ne s'était pas senti le courage de réfuter ses arguments pour une histoire si tragique.

Son flair habituel de flic l'avait averti que les emmerdes allaient arriver et assez rapidement. Il ne s'était pas trompé, car le surlendemain de son appel, Sarah lui avait signalé qu'elle était suivie par un homme. À présent, il se trouvait devant un dentiste apparemment hors du coup, mais qui filait quand même Sarah depuis deux jours.

Fromentin, perdu dans ses pensées, se retourne enfin vers moi.

— Je vais vous laisser partir, mais écoutez-moi bien, Monsieur. Si j'apprends que vous suivez encore une fois mademoiselle Kaufman, je vous colle en garde à vue direct ! Compris ?

— Oui, je vous assure que ça ne se reproduira plus.

Je me sens tellement soulagé et content d'en finir que j'aurais été capable de lui promettre la lune.

Je sors enfin de ce bureau et de cet endroit sinistre où tant de criminels et de simples justiciables, comme moi, ont circulé. J'ai l'impression d'être en total décalage avec ce lieu et ce que j'ai réellement fait.

Envie de marcher et de réfléchir. Qui était Sylvia et pourquoi avait-elle appelé la police pour de banals échanges qui avaient débouché sur un jeu du chat et de la souris bon enfant ? Pourquoi un commandant de la PJ prenait-il la peine d'intervenir en personne ?

Rien ne collait dans cette histoire qui s'opacifiait à vue d'œil. J'allais donc demander à Sylvia des explications, quitte à me rendre chez elle ce soir.

Le soir même, 21 h 30 :

ELLE :

« Bonsoir, Philippe, je suis désolée pour cette fâcheuse intervention de la police. »

MOI :

« Eh bien, pas autant que moi ! Si vous ne vous expliquez pas immédiatement, autant vous dire que je cesse tout de suite toute conversation avec vous. Est-ce bien vous qui avez demandé à la police d'intervenir ? Pourquoi m'avez-vous joué cette odieuse comédie dans la rue, devant les flics ? »

ELLE :

« L'explication est très simple, cher Philosophe. Il n'était pas dans nos conventions que vous me suiviez aujourd'hui et je pense que votre curiosité vous a joué un sale tour. En fait, j'habite rue Oberkampf dans le 11e, là où vous m'avez suivie l'autre jour. Vous vous rappelez ? C'est ma sœur, Sarah, qui habite rue des Nonnains d'Hyères. Parfois, je lui rends visite, d'où votre confusion quand vous vous êtes mis à jouer au petit traqueur... »

MOI :

« Attendez, mais c'est incroyable ! Ce n'est pas vous que j'ai suivie l'autre soir, mais votre sœur ? Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes deux ? Cette histoire est à dormir debout ! »

ELLE :

« Non, c'était bien moi, la première fois. Je rentrais de chez Sarah. En revanche, la seconde fois, vous avez cru me pister alors qu'il s'agissait de ma sœur. Ça arrive très fréquemment avec des jumelles qui se ressemblent vraiment beaucoup. Je vous ai un peu taquiné, c'est tout... »

MOI :

« Qui ai-je suivi, ce soir ? Qui a rencontré cet homme brun, hier, au Pub Saint-Germain ? »

ELLE :

« Sarah, ma sœur, vous avez suivi ma sœur ! Je voulais vous jouer un tour. Réussi, non ? »

MOI :

« Écoutez-moi, Sylvia, ce petit jeu commence à me fatiguer sérieusement. Je n'ai aucune envie de continuer à courir après une femme qui joue à cache-cache et n'avertit pas sa sœur que je la suis à son insu et au mien. Ce jeu doit cesser, vous vous en rendez compte ? Parfois, connaître l'existence d'une sœur jumelle peut être amusant, voire excitant, mais là, je ne trouve vraiment pas ça drôle. Je crois qu'il est grand temps de se rencontrer, non ? »

ELLE :

« J'aimerais, mais je ne peux pas. Vous comprendrez un jour que c'est impossible. Notre petit jeu aurait pu aboutir, mais vous avez tout gâché en voulant passer trop vite du virtuel à la réalité. Je ne suis pas prête pour vous. Je vous laisse pour le moment. »

L'application m'informe que Sylvia s'est déconnectée. Je reste désemparé par cette histoire qui n'en est pas une. Finalement, il ne s'agit que d'un jeu pervers sur un site de rencontre géolocalisée qui me met en contact avec des inconnus plus que bizarres, même si, effectivement, ils habitent dans mon quartier.

Mince compensation ! Cette situation m'horripile et me torture l'esprit. Et si, depuis le début, j'avais été manipulé par quelqu'un qui se ferait passer pour Sylvia ? Un voisin dément, par exemple, pourrait s'amuser à la décrire, puis m'embarquer dans son jeu machiavélique. Je suivrais peut-être une femme qui ne me connaît pas. Pour me changer les idées, je décide d'aller boire un verre.

Quartier Saint-Germain, rue de Buci, un café un peu à l'écart du bruit, je m'assois et je commande une bière. Cette histoire m'obsède : Sylvia, sa sœur, le commandant de police surgi de nulle part, son intervention dans une affaire si banale, alors qu'il doit avoir sur les bras un certain nombre de crimes non résolus. Les Parisiens seraient-ils en train de devenir fous ? Je me connecte à l'application. Pas de Sylvia.

Je commande une autre bière, puis une autre. Mes pensées deviennent plus floues, mais l'alcool aidant, elles s'accroissent également. Mon cerveau s'anime et repasse en boucle les derniers événements.

Je décide d'avoir immédiatement une explication avec Sarah ou Sylvia, voire les deux, pourquoi pas ? Je regarde ma montre. 23 h 15, il est tard, mais peu importe !

Je quitte le quartier Saint-Germain et je retransverse la Seine par le pont Marie. Paris est calme, ce soir, l'air est doux. Je marche d'un pas tranquille, mais assuré.

II
SARAH

La vie de Sarah a été profondément bouleversée depuis la mort de Sylvia, sa sœur jumelle. Elle a sombré dans la dépression. Perdre sa jumelle, c'est comme perdre une partie de soi-même. Sarah ne cesse de penser à ce jour où tout a basculé. Sylvia s'est suicidée. Impossible ! Jamais elle n'aurait tenté de mettre fin à ses jours sans lui parler au moins une fois de son éventuel mal-être. Un assassinat, Sarah en est absolument convaincue. La police n'avait pourtant trouvé aucun indice allant dans ce sens. Le commandant Fromentin, un type qui lui avait fait bonne impression, avait été chargé de l'enquête. Il avait tout mis en œuvre pour élucider ce mystère. Rien. Aucune trace de lutte, la porte n'avait pas été forcée, pas de lettre de Sylvia. Peu importe, pour Sarah, ça ne pouvait être qu'un assassinat ! Mais qui ? Pourquoi ?

L'autopsie, un déchirement juste à l'évocation de ce mot, n'avait rien révélé, hormis que Sylvia avait un peu trop bu. Mais, seule, chez soi, a-t-on encore le droit de prendre deux ou trois verres ?

Sarah est agrégée de lettres et professeur à la Sorbonne. Elle a fait les mêmes études que sa sœur, mais elle les a poussées un peu plus loin. Elles n'ont jamais été géographiquement éloignées l'une de l'autre et elles entretenaient un contact étroit. Elles se téléphonaient plusieurs fois par semaine et elles déjeunaient souvent ensemble dans le quartier Saint-Paul. Sylvia se confiait alors et évoquait parfois quelques aventures éphémères. Les derniers temps, elle avait parlé d'un site sur lequel elle se connectait, mais elle n'était pas entrée dans les détails. Même avec sa jumelle, elle restait pudique et réservée.

Quand Sarah avait emménagé avec Marc, leurs rencontres s'étaient espacées. Sylvia ne l'appréciait guère, mais elle ne voulait pas gâcher le bonheur de sa sœur. Une semaine avant sa mort, Sylvia avait brièvement évoqué un nouveau petit ami avec qui elle se sentait bien. Elle le lui présenterait, mais elle préférait attendre d'être sûre de ses sentiments. Et puis le drame, brutal, stupéfiant avait littéralement foudroyé Sarah.

Depuis un peu plus d'un an, sa vie a donc perdu tout son sens. Les médicaments, les livres, les sorties au cinéma entre amies... rien n'a pu endiguer sa profonde dépression.

Cela fait maintenant deux semaines que Sarah a quitté Marc. Elle ne le supportait plus. Elle ne supporte plus rien. Elle a fait le vide dans sa vie.

Le lendemain de cette rupture, elle a brusquement décidé de reprendre l'enquête à zéro. Cela lui a enfin redonné un but. Depuis, elle fait quotidiennement la navette entre son appartement de la rue Oberkampf et celui de Sylvia, rue des Nonnains d'Hyères. Elle reprend le cours de l'existence de sa sœur. Elle passe

devant sa librairie, puis entre dans son appartement. Elle refait très souvent ce trajet pour retracer des bouts de vie. Qu'espère-t-elle ? Peut-être soulever la curiosité de quelqu'un qui connaissait Sylvia ? Retrouver son dernier petit ami ? Faire réagir son assassin ? Dangereux... et alors ? Que pourrait-il lui arriver de pire que d'avoir perdu sa jumelle ?

Elle a retrouvé le site sur lequel Sylvia se connectait, mais impossible de récupérer ses identifiants. Advienne que pourra ! Elle a donc créé son propre profil et mis une photo d'elle un peu différente de celle de sa sœur, car on aurait pu les confondre. Tout en maintenant une ressemblance suffisante avec elle, elle ne voulait pas semer le trouble.

Sylvia aime les hommes bruns d'une quarantaine d'années. Aussi, elle a orienté sa recherche selon ces critères. Très rapidement, elle a été assaillie de messages. L'un d'entre eux l'avait particulièrement attirée : Pierre, quarante-deux ans, chef d'entreprise, vivant seul dans le Marais. Après un échange de photo, Sarah avait refusé de lui communiquer son numéro de téléphone. *On ne sait jamais avec tous ces dingues !*

Devant l'insistance de Pierre, Sarah avait finalement accepté de le retrouver la veille au Pub Saint-Germain, un bar branché du 6^e arrondissement. La rencontre s'était bien déroulée, mais l'empressement de Pierre, au bout seulement d'une trentaine de minutes, avait contraint Sarah à abrégé leur conversation. Même pour Sylvia, elle ne pouvait se résoudre à endosser le rôle d'une fille légère.

Elle était donc rentrée chez elle plus tôt que prévu. Sur le chemin du retour, elle avait revu cet homme qui, lui semblait-il, l'avait déjà suivie lorsqu'elle s'était rendue chez Sylvia. Son comportement ne lui avait pas paru suspect, excepté qu'il était sur ses talons depuis deux jours. Cela l'avait inquiétée. Et s'il s'agissait du dernier amant de Sylvia qui n'aurait pas été informé de sa disparition et qui croyait la revoir un an après dans son quartier ? Après réflexion, elle avait téléphoné au commandant Fromentin pour lui signaler ce fait perturbant et lui faire part de ses craintes. Ce dernier, ne voulant lui faire courir aucun risque, avait décidé, dès le lendemain, de la prendre en filature. Il lui avait demandé de refaire le trajet de la veille. Lui et ses collègues la surveilleraient à distance.

La police avait arrêté l'homme devant elle. Il avait tenu des propos troublants. Il prétendait avoir engagé un dialogue régulier avec elle sur le Net. Or, Pierre était la seule personne avec qui elle avait échangé des messages. Fromentin l'avait appelée dans la soirée.

— Mademoiselle Kaufman ?

— Oui.

— Je me permets de vous tenir au courant de l'enquête concernant l'homme qui vous a suivie ces derniers jours et que nous avons interpellé. De toute évidence,

il est inoffensif et son casier judiciaire est vierge. Il prétend avoir discuté avec vous sur le Net et que vous lui avez demandé de vous suivre, du moins à distance. Cela relèverait d'un jeu convenu entre vous.

— N'importe quoi ! Je n'ai jamais parlé avec cette personne ni vue auparavant et ce genre de petits jeux d'adolescents ne m'intéressent pas du tout.

— En tout cas, il avait l'air sincère. Je lui ai fait un rappel à la loi et une mise en garde. Dorénavant, je doute qu'il vous ennuie encore.

— Bien, commandant, je vous remercie. Je vous avoue que je ne suis pas trop rassurée et que je vais rester sur mes gardes.

Sarah, pensive, avait mis fin à la conversation. Qui était ce curieux individu ? Un ex éconduit par sa sœur ? Son dernier amant qui s'était rendu compte de sa méprise ? Tout cela remonterait à plus d'un an, c'était donc très improbable. En tout cas, il ne s'agissait pas d'un serial killer étant donné la facilité avec laquelle il s'était laissé cueillir par la police.

La sonnerie de la porte d'entrée la tira subitement de ses pensées. Elle jeta un œil à sa montre qui indiquait 23 h 43. Qui cela pouvait-il être à cette heure tardive ?

Elle alla ouvrir.

Le soir même, 23 h 30 :

Je suis au pied de l'immeuble de Sylvia. La porte est fermée, mais la cage d'escalier vient de s'allumer. Quelqu'un va probablement sortir. Je me tiens un peu en retrait de l'entrée, afin de ne pas être vu encore une fois.

Soudain, un bruit sourd, abominable, suivi d'un craquement sinistre me fait sursauter. Puis, plus rien, le silence. Je comprends, horrifié, que quelqu'un est tombé à quelques mètres de moi.

Le corps est étendu sur le dos. Des cheveux noirs sont souillés de sang et la nuque est renversée sur l'asphalte. Cela ne fait aucun doute, la personne est morte sur le coup. Je m'approche. Un filet s'écoule de la bouche et un liquide épais s'échappe de la tête. Le trottoir est maculé. Il s'agit d'une femme.

Cette femme est celle que j'ai suivie ces derniers jours. C'est Sarah... ou peut-être Sylvia.

Je me décompose sur place. Je suis tétanisé et je regarde de longues minutes ce corps encore chaud qui repose là.

Un hurlement strident de femme me sort de mon hébétude. Je m'enfuis. Autant ne pas s'attarder ici.

Je rentre chez moi et je me sers un verre. Je reste longtemps pétrifié. L'horreur de ce corps étendu sur le trottoir, la tête fendue en deux m'obsèdent. Impossible de dormir. Tout se mélange dans mon cerveau liquéfié. Je ne sais même pas qui est mort ce soir devant moi. Sarah ? Sylvia ? Pour quelle raison ? S'est-elle jetée d'elle-même ou l'a-t-on poussée ? Une dispute entre les deux sœurs ? À mon sujet ? Et pour quel motif ? L'une cherchait-elle à vivre la vie de l'autre par procuration ?

Je n'ose pas ouvrir mon application de rencontre sur ma tablette. Peur de voir le dernier message de Sylvia.

Retrouvez la suite du roman sur Amazon

<http://www.amazon.fr/Sylvia-Jean-Fran%C3%A7ois-Thoron-ebook/dp/B00JAHXGXM/>